

—Hélas ! marraine, j'avais dix-huit ans quand je partis, j'étais pauvre, elle était une enfant : vous m'auriez traité de fou.

—C'est vrai, dit Mme Héliot. Il n'y faut plus penser. Tu trouveras un autre parti. Je t'en chercherai. Il y a la petite Babet, une amie d'Aurore, bonne fille, bien élevée, fille unique. Ses parents ont du bien. Elle est jolie. Tiens, veux-tu la voir ? Viens au jardin. Tu regarderas par la fenêtre du salon. Babet a une robe rose.

Et, prenant la main du jeune homme, elle l'emmena dans le corridor et de là au jardin. Ils firent un tour d'allée, passèrent sous la tonnelle couverte de vigne vierge d'un rouge éclatant, et, longeant la plate-bande embaumée de résédas, se rapprochèrent des fenêtres du salon. Elle étaient grandes ouvertes, et un tableau charmant s'offrit aux yeux d'Adrien.

Aurore, vêtue de satin blanc, était assise sur un fauteuil, et ses amies lui essayaient des bracelets en perles de Venise et son voile de mariée. Autour d'elle, sur les meubles, étaient confusément épars les cadeaux de sa corbeille : soieries, dentelles, bijoux et rubans. Insoucieuse et souriante, elle ne paraissait songer qu'à sa parure.

—L'avez-vous vue ? dit Mme Héliot. Rentrons. Dites, comment la trouvez-vous ?

—Mille fois plus belle qu'il y a deux ans, Madame. Ah ! que je suis malheureux !

—Mais je ne vous parle pas d'Aurore. Avez-vous vu Babet, la jolie brunette en robe rose ?

—Elle a une robe blanche, marraine, elle est blonde. Je l'ai bien reconnue.

—Allons, vous divaguez. Restez avec nous ce soir. Nous souperons en petit comité. M. Lemoine n'a pas voulu de bal de nocce ; mais je vous mettrai près de Babet, la demoiselle d'honneur. Vous verrez comme elle est avenante. Le mariage se fera à minuit, à la paroisse Saint-Louis.

—Je vous remercie, marraine. J'ai promis à mon patron de retourner ce soir à Paris. Adieu !

—Mon cher enfant, soyez raisonnable, dit Mme Héliot. Est-ce vous qui avez mis là ce bouquet à cœur de roses ?

—Oui, dit Adrien, mais personne ne l'aura.

Et, prenant le bouquet, il en arracha les fleurs, les jeta dans la cheminée et sortit brusquement de la maison.

Il courut jusque dans le bois de Satory, se jeta par terre dans un taillis et pleura longtemps. Et quand il eut bien pleuré et que l'ombre des arbres s'allongeant sur la mousse l'avertit que le soir approchait, il redescendit dans la ville sans repasser par la rue des Rossignols, soupa d'un petit pain et reprit le coche pour revenir à Paris.—Un héros de roman n'eût pas soupé du tout ni pensé à l'heure du coche ; mais Adrien n'était pas un héros, et ceci, lecteur, est une histoire vraie,—histoire du premier rêve et du premier réveil des cœurs jeunes et confiants qui commencent le pèlerinage de la vie,—histoire des premières fleurs écloses au soleil d'avril, et qu'emportent sans pitié les derniers souffles de l'aquilon d'hiver.

(à suivre.)